

plume est impuissante à décrire l'enthousiasme manifesté au Prince de Galles. Ceux qui en ont été témoins le savent seuls et pourront en rendre compte à ceux qui n'assistèrent pas à cette cérémonie qui n'a jamais eu de semblable en Canada.

Nous avons remarqué dans le cortège le clergé anglican et le clergé catholique à la tête duquel était Mgr. Bourget dans sa voiture. Son Honneur le Maire a été l'objet d'une vive oration partout sur son passage. Il répondait à tous les saluts, à tous les hurrahs. Sa figure était resplendissante de joie. La voiture du maire à côté duquel se trouvait M. Glackmeyer, le greffier de la cité, était traînée par quatre chevaux. Nous avons aussi remarqué, mais avec peine, l'absence du consul général de France, M. le baron Gaudin-Boilleau.

Arrivée au palais de l'Exposition, S. A. R. a été reçue par les membres du comité de réception et a procédé à l'ouverture du temple de l'industrie et des arts. Elle a paru vivement satisfaite des produits exposés et a plusieurs fois manifesté hautement sa satisfaction. Tous les ministres, les membres du conseil législatif et de l'Assemblée législative étaient présents, des sièges réservés avaient été mis à leur disposition. On remarquait aussi la présence de dames fort jolies et très élégantes qui formaient un des plus beaux ornements de la cérémonie.

Après l'ouverture de l'Exposition, le prince est remonté en voiture avec le duc de Newcastle, le comte de St. Germain et l'amiral Milne, et s'est rendu à la résidence de l'honorable John Rose, où chacun sait qu'il doit habiter pendant son séjour dans notre ville.

INAUGURATION DU PONT VICTORIA.

A 11 heure le prince de Galles arrivait à la Pointe St. Charles pour procéder à l'inauguration de cette œuvre gigantesque, le Pont Victoria, dont la vue a dû lui causer un profond sentiment d'admiration. Il devait en même temps poser la dernière pierre du pont. D'élégantes et confortables banquettes avaient été réservées pour les spectateurs qui étaient en très grand nombre.

Une plateforme spéciale avait été élevée pour le prince et les personnes de sa suite. Beaucoup d'invitations avaient été faites par la compagnie qui, néanmoins, avait oublié à dessein l'*Omnibus*, mais peu nous importe, nous avions un représentant. Le prince est monté dans un train tiré par la locomotive *Truthwick* qui l'a mené jusqu'au milieu du pont où il a alors posé la dernière pierre. Après la cérémonie, il y a eu un grand déjeuner de 1100 couverts, lequel avait été préparé avec beaucoup de goût par M. Comte de Québec.

ILLUMINATIONS.

Vers Sh. un feu d'artifice a été tiré à la Pointe St. Charles. Une grande affluence de curieux s'était portée de ce côté. La foule se dissémina ensuite parmi les principales rues qui étaient brillamment illuminées. On pouvait à peine circuler. Dans certains endroits, nous avons été littéralement soulevés de terre et portés par la foule pendant deux ou trois minutes. Néanmoins nous ne savons pas qu'aucun accident grave

ait été à déplorer. Tout s'est passé en bon ordre. La police a bien fait son devoir et les promeneurs contemplaient en silence les magnifiques transparents qui ornaient les fenêtres de presque toutes les maisons de la rue Notre-Dame et de la rue St. Jacques. Entre tous les édifices publics, le Palais de Justice, la Banque de la Cité, la City Bank et celle de North British America, se distinguaient par la splendeur de leurs illuminations. Le jardin de la Place d'Armes offrait un aspect magique et toute la rue St.-Jacques ressemblait à Venise un soir de carnaval. Le temps était beau, il ne faisait pas de vent et la clarté du gaz ne laissait rien à désirer. S. A. R. a fait le tour de la ville en voiture vers neuf heures. Elle était en bourgeoise et paraissait vivement satisfaite des illuminations. Un peu après onze heures, les lumières commencèrent à s'éteindre, les promeneurs rentrèrent chez eux et la nuit enveloppa dans son calme notre grande ville qui avait été si agitée toute la journée.

C'est ce soir qu'a lieu le grand bal à la salle de la rue Sherbrooke. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

NEMO.

Pauvre Guêpe, tu as la tête bien dure.

Voilà trois numéros de notre feuille que nous consacrons à censurer ton apologie de la dernière séance du Conseil-de-Ville; et ça ne te suffit pas!!... "Approuvez-vous, nous demandes-tu encore, les conseillers français d'avoir eu recours à la violence ou de s'être montrés disposés à y recourir afin d'empêcher la passation d'une mesure qu'ils croyaient anti-nationale?"

Nous te répétons une fois pour toutes, que nous approuvons leur résistance, mais qu'au nom du bon sens et de la dignité parlementaire, nous condamnons leurs grossières insultes et leurs excès.

On est dans un conseil pour discuter, mais non pour se cracher au visage et pour se battre. Un coup de poing n'est pas un argument. Encore une fois, la question en litige n'était pas une question nationale, et voir dans cette affaire une attaque au drapeau était une absurdité. En fait de patriotisme, tu as beaucoup de blague, chère *Guêpe*, mais les plus patriotes ne sont pas ceux qui crient le plus fort. Voilà notre réponse.

Nous savons que, fidèle à ta noble habitude, tu ne manqueras pas de dénaturer nos paroles, de nous faire dire ce que nous n'avons jamais dit, de mentir, de falsifier nos phrases, de déclarer au peuple que nous le méprisons; le mensonge est ton arme favorite, comme la franchise est la nôtre; nous savons que ta conscience a l'élasticité du caoutchouc, et que tu as soif de vogue. Tu veux te populariser par tous les moyens et à tout prix; mais tu as beau faire, on te démasquera, beau masque, et le peuple ne sera pas victime de tes harangues de parade et de tes simagrées.

ASCANIO.

— Un article sur une tartine du Paltoquet du *Pays* remis au prochain numéro.

La *Guêpe* a reproduit dans son dernier numéro, l'extrait de l'*Omnibus*, intitulé: *le drapeau français*, que nous avons publié mercredi soir.

Le rédacteur de la *Guêpe* réclame la paternité de cet article, en collaboration avec deux autres messieurs.

Nous regrettons infiniment que l'écrivain de la *Guêpe* n'ait pas dit quels étaient ces deux messieurs, d'autant plus qu'il se nomme le premier (ce qu'entre parenthèse il n'eût pas dû faire par pure courtoisie) et à l'air d'insinuer que lui a eu le premier l'idée de cet article et l'a écrit après avoir pris l'avis de ces messieurs.

La *Guêpe* n'est pas franche, tout le monde le sait depuis longtemps. Mais nous supposons le rédacteur de ce journal incapable de se parer des plumes du paon comme le geai de la fable.

C'est à nous de rétablir les faits. Les deux messieurs que M. le rédacteur de la *Guêpe* n'a pas la bonne foi de nommer sont les deux rédacteurs de l'*Omnibus*. Ils ont eu les premiers l'idée de faire paraître cet extrait et ils le rédigeaient en collaboration, lorsqu'entra dans leur bureau le rédacteur du journal qui prétend piquer. Quoique en polémique en ce moment avec ce monsieur, nous n'avons pas hésité à lui faire part de notre projet, la question dont il s'agissait étant une question toute nationale. M. le rédacteur de la *Guêpe* nous ayant alors suggéré quelques réflexions justes, nous nous sommes empressés de les inclure dans notre article. Il n'est donc pas étonnant que l'*Omnibus* ait pris la responsabilité de l'extrait en question, M. D'Orsonnens, rédacteur de la *Guêpe* n'ayant rien à faire avec la rédaction de l'*Omnibus*. S'il nous eut manifesté l'intention qu'il en fut autrement, nous l'eussions très poliment prié de porter son article à l'imprimerie de son journal.

Voilà encore une ficelle de la *Guêpe*. C'est sans doute pour gagner les faveurs du peuple. Ce sont de tristes moyens et nous avertissons nos lecteurs que nous prendrons des mesures à l'avenir pour que M. de la *Guêpe* ne puisse plus en user de semblables. Nous l'avouons: cette fois, c'est notre faute, nous avons été trop francs.

ASCANIO ET NEMO.

— N'oubliez pas d'assister à *La Grâce de Dieu* demain à 2 heures après-midi, au Théâtre Français.

ECHOS CANADIENS.

— Papa, qu'appelle-t-on un ouvrage posthume?

— On appelle posthume, répondit le père, un livre qu'un auteur a écrit après sa mort.

Lundi dernier, un voyageur descendu à l'hôtel Donegana est tout surpris, en se levant, de trouver ses bottes derrière sa porte, aussi sales qu'il les y avait laissées la veille.

Furieux, il appelle le garçon:

— Garçon, pourquoi n'avez-vous pas ciré mes bottes?

— Comme monsieur va les salir en sortant, j'ai cru qu'il était inutile de les cirer.

— Très-bien. Voici une lettre que vous allez porter tout de suite à la Pointe-aux-Trembles.